

L'inclinaison

La courte partition musicale de quelques notes annonçant la fin des cours à Wilfrid-Léger résonna à travers toutes les salles en secourant ses élèves de leur calvaire quotidien. J'étais exténué, assis sur ma chaise de bois et de métal, attendant patiemment que le tumulte de mes camarades, stimulés par l'excitation d'un retour à la maison, cesse. Le nombre d'individus diminua considérablement, me laissant la possibilité de calmement regrouper mes affaires et de me diriger vers mon lointain casier. Les couloirs, autrefois débordants, étaient à présent muets et déserts. Ce vide me permit rapidement de retrouver, sac et manteau parés, mes deux amies trônant dans le hall dénudé, en quasi-totalité, d'êtres de chair et d'os.

« Charlot! Enfin! » dit Clémence, exténuée de ma lenteur nonchalante.

Clémence, ma grande amie, était épaulée sur Maëlle qui ne s'habitua toujours pas au fait que cette longue échalotte était apte à se servir de sa tête en guise d'accoudoir. Maëlle, courte sur pattes, aux cheveux noirs, épais et bouclés, était en tous points l'opposé de Clémence, une girafe blonde aux cheveux fins et lisses comme de la soie. Quant à moi, ma taille moyenne me permettait de passer sous les radars, mais mes cheveux châtain bouclés captaient tout de même l'attention. Nous sortîmes de notre établissement de briques pour entamer notre longue et périlleuse randonnée vers notre lieu d'études favori.

L'air froid du mois avancé d'octobre nous glaçâmes les os et les particules gelées de dioxygène assaillirent mes sinus frigorifiés. L'hiver arrivé trop tôt, nous prit par surprise, car nos manteaux de laine ne correspondaient pas à la température extérieure. Notre long périple prit fin quand la porte de notre destination finale s'entrouvrit pour laisser l'air torride nous envelopper telle une imposante couverture de laine réchauffant instantanément nos corps pétrifiés. L'odeur neuve de la bibliothèque comparable à une couche de peinture fraîchement appliquée nous offrait à tous un sentiment de bien-être chaleureux, mais quelque chose était différent. Je n'y comprenais rien, mais

j'avais une impression de *déjà vu* comme si un lointain cauchemar venait de refaire surface dans une partie éloignée de mon cerveau. Néanmoins, je décidai de ne pas trop y prêter attention, car un dur examen de mathématique nous attendait le lendemain et rien ne devait troubler mes études assidues. La mère de Maëlle, une bibliothécaire de l'endroit, nous y laissait reposer pour nos études tous les soirs après la fermeture de dix-sept heures. Une heure passa et on commença progressivement à connaître sur le bout des doigts notre sujet d'examen. Tout à coup, les deux branches ornementales situées au plafond de la grande salle ballottèrent rudement en faisant osciller les petits fils de pêche qui les maintenaient en place. Mes amies et moi tressaillirent et examinèrent la scène improbable qui nous laissait tous confus. Cela dura plusieurs secondes, avant qu'elles se paralysent sur-le-champ. Nous nous regardâmes, étonnés de ce qui venait de se produire. Clémence fut la première à ouvrir la bouche en affirmant que ce devait être un simple coup de vent provenant d'une fenêtre mal fermée. On n'y pensait déjà plus, car le test de demain était trop important pour s'attarder à de simples branches se balançant. Nous retournâmes donc à nos moutons.

Un court laps de temps eu lieu avant que je puisse sentir des frissons de la pointe de mes orteils jusqu'à la plus haute de mes mèches bouclées. J'étais congelé, grelottant de tous mes faibles muscles, cherchant le regard de mes amies trop occupées à se remémorer des formules mathématiques. Des millièmes, semblables à des heures s'écoulèrent avant que leurs regards se posent enfin sur le mien. Leurs membres se raidirent à leur tour. Ma mâchoire crispée m'empêchait d'articuler n'importe quelle syllabe et mes cordes vocales semblaient incapables de créer une vibration de toutes sortes. Nos regards, étant notre seule source de conversation, se remplirent de terreurs. Je dévisageais mes amies qui le firent à leur tour quand progressivement, mes paupières s'alourdirent jusqu'à ce que le néant soit la seule chose visible par mes iris.

L'air était froid, j'étais le dernier à me réveiller. Maëlle, encore craintive de notre crise commune, était perplexe. Elle pensait qu'une sorte de crise d'angoisse ou d'épilepsie aurait pu nous affecter les

trois en simultané. De mon côté, j'appréhendais plutôt que le froid qu'avait apporter les bourrasques engendrées par la fenêtre mal scellée en serait la cause. Clémence et moi en venions aux faits, il ne s'était jamais passé quelque chose de semblable à aucun d'entre nous. Nous décidâmes de partager nos avis distincts pour en venir à une conclusion.

Après une courte mais efficace consultation, on en revenait enfin aux mathématiques et nous jugeâmes qu'il était préférable d'éviter d'en parler à quiconque. Sortis d'affaires, les paraboles redevinèrent notre principal sujet de conversation.

« C'est sous forme factorisée Charlot ! » proclamait Clémence.

« *Bin non Clem, c'est en général ça !* » réprimandait-il.

Il était maintenant vingt-et-une heures, nos sacs retrouvèrent leurs cartables et nous, nos manteaux. Le malheur certainement derrière nous, je m'assis sur ma chaise, car mon équilibre me faisait maintenant défaut. Mes amies firent de mêmes et en y réfléchissant, notre perte de connaissance pouvait bien en être la cause. Ce sentiment grandissant, déstabilisait nos sens et le sol semblait s'ascensionner à l'autre extrémité tandis que notre portion de la pièce, délimitée par les clôtures vitrées surplombant le sous-sol, ne subissait quasiment aucun changement d'hauteur. Cette scène incompréhensible mettait en doute ma perception de la réalité qui était désormais ébranlée. On essayait tous d'utiliser nos muscles inférieurs pour trouver une échappatoire, mais la gravité ascendante nous écrasait sur le cuir falsifié de nos sièges d'études jusqu'à ce que la même force nous propulse sur les épais carreaux translucides. Les étagères grouillantes de livres commencèrent une descente retenue pour par la suite glisser dans notre direction comme une boule rejoignant des quilles sur leur piste. Les étagères les plus avoisinantes approchèrent et aboutirent sur la paroi vitrée. Par la suite, l'imposant résidu d'étagères s'empressèrent de tomber à toute allure pour percuter de plein fouet leurs congénères puis, l'une d'entre elles heurta les genoux de Clémence, toujours installée sur son banc. Ceux-ci se sectionnèrent en dessous de la rotule pour laisser une tonne de sang jaillir du restant de ses jambes. Elle se tordit de douleur avec ses membres restants et

Commenté [ÉV1]: échappatoire est masculin

s'époumona de toutes ses forces résiduelles pour laisser sortir un cri strident témoignant de sa détresse physique. L'horreur dominait mon esprit, je n'étais coupable de rien. La terreur était lisible sur tous nos visages. Les étagères s'empilèrent autour et au-dessus de Maëlle et moi quand subitement la pression écrasante pesant sur les vitres céda pour permettre à tous objets de tomber, s'écraser, s'empiler...